

Ma guerre d'Espagne

SYGMUNT STEIN

Ma guerre d'Espagne

Brigades internationales :
la fin d'un mythe

TRADUIT DU YIDDISH PAR MARINA ALEXEEVA-ANTIPOV

NOTICE BIOGRAPHIQUE DE SYGMUNT STEIN

PAR SA FILLE, ODETTE STEIN

POSTFACE DE JEAN-JACQUES MARIE

ÉDITIONS DU SEUIL
25, bd Romain-Rolland, Paris XIV^e

ISBN 978-2-02-108400-9

© Éditions du Seuil, mai 2012

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

Remerciements de la traductrice

Je remercie sincèrement tous ceux qui m'ont aidée à mener à terme la traduction de ce livre :

Odette Stein, car dans ses yeux brille toujours l'âme de son père ; Jean-Jacques Marie, pour ses conseils historiques pertinents ; Natalya Krinicka, Yitskhok Niborski, Annick Prime-Margoulis et Rubye Monnet, professeurs à la Maison de la culture yiddish-Bibliothèque Medem à Paris, ainsi que Khaye Beer et Heather Valencia, professeurs de yiddish au Royaume-Uni, pour m'avoir transmis leur amour de cette langue, et Natalya Krinicka, pour ses critiques constructives de la traduction ; Szulim Rozenberg, militant du Bund et citoyen d'un Yiddishland disparu, pour sa présence amicale et ses conseils linguistiques ; Jean-Christophe Brochier, éditeur aux Éditions du Seuil, et Julia Nannicelli, stagiaire aux Éditions du Seuil, qui ont pris en charge le projet ; Martin Sugarman, archiviste du Musée militaire juif de Londres, pour les informations biographiques sur les brigadistes juifs ; le Pr Zdenka Novakova, pour ses remarques concernant la ville de Prague et les expressions tchèques et slovaques ; mon ami Cédric, connaisseur de la guerre civile en Espagne et de la langue espagnole et catalane, et, bien sûr, Édouard Taubé, car, sans son aide et son inspiration, la traduction française de ce livre, dont il rêvait depuis cinquante ans, n'aurait tout simplement pas vu le jour.

Marina Alexeeva-Antipov

Avant-propos

Le hasard voulut que ces mémoires de la guerre civile espagnole aient été publiés au moment où le dictateur actuel de l'Union soviétique, Khrouchtchev, a révélé au XXII^e congrès du Parti communiste de l'Union soviétique que « le petit père des peuples » Joseph Staline était un assassin aux mains couvertes de sang innocent, assassin non seulement de l'ancienne garde bolchevique, comme Trotsky et Boukharine, mais aussi de dizaines de milliers de bolcheviks qui lui étaient fidèles. Nikita Khrouchtchev a retiré la dépouille de Staline du « sacro-saint mausolée » où reposaient les restes du premier pape de « l'Église communiste », Vladimir Illich Lénine. En Union soviétique, on s'efforce désormais d'effacer tout souvenir du sinistre despote et traître. On rebaptise Stalingrad qui, il y a peu de temps encore, était un symbole d'héroïsme pour les partis communistes et l'Armée rouge.

Dans le monde entier, le stalinisme a démoralisé le mouvement ouvrier et ouvert la voie à l'hitlérisme en Allemagne. Qui ne se souvient de la théorie du « social-fascisme », quand les communistes usaient du slogan « la social-démocratie est l'ennemi numéro 1 de la classe ouvrière », et du passage, du jour au lendemain, au jeu masqué du Front populaire, les communistes réussissant malheureusement à embarquer dans leur sillage de nombreux sociaux-démocrates et libéraux. Malgré le retournement du pacte Molotov-Ribbentrop en 1939, et même après la Seconde Guerre mondiale, ils ont réussi à tromper de nombreux intellectuels et gens du peuple, comme les Oppositions de gauche récemment formées, qui devinrent des annexes des partis communistes.

On observe la même situation chez les Juifs. Après la disparition tragique des écrivains et artistes de langue yiddish, après la liquida-

tion intégrale de la culture juive d'Europe centrale et le développement d'une ligne antisémite, il existe encore des « yevseks¹ » et un grand nombre de sympathisants petits-bourgeois.

La dramatique guerre civile en Espagne, imposée par le bloc fasciste Hitler-Mussolini et leur serviteur Franco pour dominer le monde, l'instauration de la dictature fasciste et le bain de sang dans lequel ils noyèrent la démocratie furent une répétition de la Seconde Guerre mondiale. Comme les lecteurs le verront dans ces mémoires, la défaite de la République espagnole est l'exemple même des trahisons sournoises dont Staline était capable.

Mes mémoires, faisant aujourd'hui l'objet d'un livre, furent publiés avant cela avec succès dans le plus grand quotidien de la presse yiddish *Forverts*² à New York et firent grand bruit. La rédaction et l'auteur reçurent des lettres de félicitations, non seulement des lecteurs, mais aussi de personnalités bouleversées par les descriptions contenues dans ce livre.

Voici ce que l'écrivain et militant du mouvement ouvrier Nahum Khanine³ publia dans *Der Wecker*⁴ le 1^{er} janvier 1956 : « Les mémoires de Stein représentent un document humain terrifiant... Au début, je lisais les articles de Stein le soir avant de me coucher. Mais les souvenirs de S. Stein me laissèrent sans sommeil. Un cauchemar en apparence, mais la réalité en fait. Je cessai de parcourir ces mémoires hallucinants le soir. Je les lisais dans la journée afin que mes occupations me fissent oublier l'horreur qu'ils suscitaient. »

1. Membres de la Section juive (« Yevsektia ») du Parti communiste français.

Toutes les notes de ce volume sont de la traductrice.

2. *Forverts* (*The Forward*, « *En avant* ») est un quotidien juif américain en yiddish, fondé en 1897 par Abraham Kahan qui en fut aussi le rédacteur en chef. Organe des unionistes socialistes, il publia notamment les écrivains Sholem Asch, Israël Joshua Singer et le prix nobel Israël Bashevis Singer.

3. Les noms propres yiddish sont transcrits selon les règles de l'Institut des études juives (Yivo), créé en 1925 à Vilnius et ayant son siège à New York depuis 1940, sauf pour les noms des Juifs polonais ou pour ceux cités tels quels dans d'autres sources.

4. « L'Éveilleur » en yiddish, bimensuel yiddish publié aux États-Unis par l'Union socialiste juive, de 1922 jusque dans les années 1980.

Selon le *Forverts* : « Ce que Stein constata au cours de son itinéraire, d'autres communistes le vécurent aussi. Comme Stein, ils sortirent du mouvement communiste déçus, déprimés et dégrisés. Nombre d'entre eux racontèrent et décrivirent leur triste expérience et leurs déceptions. Mais peu ont le talent d'exprimer leurs sentiments de façon aussi vivante et expressive que S. Stein le fait dans ses mémoires. »

Le quotidien yiddish parisien *Undzer vort*¹ publia aussi avec succès les récits de la tragédie espagnole. Quant aux attaques des vendus de la *Naye prese*² parisienne et de leurs semblables, je n'ai pas réagi, au contraire cela me procura bien des satisfactions.

J'ai décrit ce que je vécus à Paris, à mon retour d'Espagne, durant les journées dures et oppressantes de la fin 1938, et je transmis le manuscrit à des amis – feu Hokhgelernter et à un militant socialiste et écrivain célèbre, Roman Abramovitch. Ces mémoires devaient être publiés dans le *Forverts*, mais la catastrophe de la Seconde Guerre mondiale éclata et ils furent perdus. Je n'espérais plus qu'ils reverraient le jour et pensais qu'ils n'étaient plus d'actualité.

C'est alors que je fis la connaissance du correspondant parisien du *Forverts*, l'écrivain Avrom Shulman, qui me persuada de publier mes mémoires et me fournit une aide technique. Il les prépara pour la publication dans le *Forverts*, ce dont je le remercie sincèrement.

Suite à leur parution dans le *Forverts*, je reçus une lettre de mon ami Hokhgelernter, assurant que la première version manuscrite des événements était plus puissante et qu'il manquait des chapitres intéressants dans le *Forverts*. Il est possible qu'il ait eu raison. Vu le temps passé et ce que je vécus pendant la guerre, j'ai dû oublier certains épisodes de la guerre civile espagnole, et je ne rédigeai que ce qui demeurait vivant dans ma mémoire.

Je dois ce livre à un ami très cher, Yitskhok Kletshevski, que je connais depuis l'époque palpitante de la révolution, celle du

1. « Notre parole », quotidien yiddish parisien publié par le Poalei Zion de droite du début des années 1940 jusqu'en 1996.

2. « La Presse nouvelle », quotidien communiste yiddish publié de 1934 à 1993. Il fut fondé par la Section juive du Parti communiste français. C'était, à cette époque, le seul quotidien communiste yiddish en Europe.

MA GUERRE D'ESPAGNE

II^e Congrès de l'Union générale des travailleurs juifs (le Bund), en Pologne, connu sous le nom de congrès de Dantzig.

Le camarade Kletshevski n'économisa ni son temps ni ses efforts afin que ce livre puisse paraître et en assura la relecture.

Sygmunt Stein
Paris, novembre 1961

Je pars en Espagne

À l'origine, l'idée de partir en Espagne, où avait éclaté l'insurrection contre Franco, n'était pas motivée par l'envie d'aider la République, mais par la nécessité de m'aider moi-même.

Je ressentais alors l'un des plus grands chocs moraux de ma vie. Le compte rendu du procès des bolcheviks Zinoviev et Kamenev¹ venait de nous parvenir de Moscou. À cette époque, j'habitais Prague, et j'y dirigeais le Gezerd², une organisation communiste qui faisait de la propagande dans la population juive en vue d'instaurer une République juive autonome au Birobidjan.

J'étais chez moi à préparer le futur numéro de la publication, en langue allemande, intitulée, *Birobidjan en construction*³. Sur la table, devant moi, des piles de documents fraîchement arrivés d'Union soviétique. Des articles sur le développement de la région autonome au bord du fleuve Biro, des statistiques sur la fertilité des champs, sur le nombre de kolkhozes et de fabriques créés,

1. Grigori Evseïevitch Zinoviev, de son vrai nom Ovseï-Gerchen Aronovitch Radomyslski-Apfelbaum (1883-1936), révolutionnaire bolchevik, fut président du soviet de Petrograd, ainsi que du Comité exécutif du Komintern. Lev Borissovitch Kamenev, de son vrai nom Rosenfeld (1883-1936), révolutionnaire bolchevik, chef de l'État soviétique, fut, quant à lui, un des membres éminents du Bureau politique. Ils rejoignirent tous deux, en 1926, l'opposition à Staline, pour former avec Trotsky l'Opposition de gauche unifiée. Ils furent exécutés lors du procès du « bloc terroriste contre-révolutionnaire trotsko-zinoviéviste », ou procès des Seize, qui se déroula à Moscou, en juin 1936.

2. En yiddish, abréviation de *Alfarbandishe gezelshaft far ainordenen yidn af erd in FSSR*, « Société pour l'installation des juifs sur les terres agricoles en URSS », qui fut fondée en 1925.

3. *Birobidjan in Bau*, en allemand.

qui devaient transformer cette contrée lointaine, aux abords de la Mongolie, en un jardin verdoyant. C'étaient des documents secs et précis, truffés de chiffres, ainsi que de lettres débordant de joie et d'enthousiasme de travailleurs juifs partis s'y installer.

Assis à mon bureau, je n'arrêtais pas de tourner entre mes doigts le stylo dont la plume était sèche depuis longtemps. Il y avait devant moi une feuille de papier sur laquelle j'avais commencé à écrire l'éditorial du prochain numéro : « Birobidjan, phare lumineux pour les masses juives du monde entier. » Mais l'encre sur la feuille sécha elle aussi. Je restais ainsi sans bouger, la tête lourde comme du plomb. Tels des rapaces, des pensées noires m'assaillaient et me tapaient sur les nerfs. À travers la fenêtre, je contemplais les derniers rayons du soleil qui projetaient un voile doré sur les toits de Prague et un pan de ciel, d'un bleu léger et soyeux, qui couronnait cette ville magnifique.

Hagard, je posais le stylo et regardais la feuille blanche. « Birobidjan, phare lumineux... » Machinalement je le mis de côté et fermai les yeux. Je sentais que ce coucher de soleil était un instant particulier, un éclair qui venait de porter un coup à la foi dont ma vie avait été imprégnée.

Nous étions en 1936 et j'étais immigré politique à Prague. J'y arrivai après avoir dirigé en Pologne, en Galicie orientale¹, un parti communiste, le Parti des travailleurs juifs. Cette organisation avait été créée par les leaders du Parti communiste de Pologne² car les masses populaires juives de Galicie étaient très influencées par le Bund³, et on devait trouver rapidement un antidote au « poison

1. Divisé aujourd'hui entre la Pologne (Galicie occidentale) et l'Ukraine (Galicie orientale). Elle fut dépecée entre l'Allemagne nazie et l'URSS lors du pacte Molotov-Ribbentrop, en 1939.

2. Parti communiste de Pologne (« Komunistyczna Partia Polski », KPP, en polonais), fondé en 1918 par la fusion de la Social-démocratie du royaume de Pologne et de Lituanie (SDKPiL) de Rosa Luxemburg et Léo Joguichès, et l'aile gauche du Parti socialiste de Pologne (PPS). Jusqu'en 1925, il s'appelait Parti communiste ouvrier de Pologne (« Komunistyczna Partia Robotnicza Polski », KPRP). Accusé de trotskysme, il fut dissous en 1938 par le Komintern. Son Comité central fut convoqué à Moscou par Staline et fusillé à quelques exceptions près.

3. Désigne ici l'Union générale des travailleurs juifs de Lituanie, Pologne

social-démocrate ». Ce parti juif fonctionnait dans la légalité. Il entendait attirer les masses juives dans une organisation n'ayant soi-disant aucun lien avec le mouvement communiste, mais qui, en réalité, était l'antichambre du Parti. J'en étais non seulement le secrétaire, mais aussi le rédacteur en chef d'une publication en yiddish *Undzer veg* qui sortait chaque numéro avec de grands placards blancs, fruits de la censure polonaise. Le Comité central du Parti communiste qui m'en avait confié la responsabilité avait trouvé en moi non seulement un leader obéissant, fidèle à la ligne du Parti, mais aussi un travailleur inspiré.

Je voyageais d'un endroit à l'autre de l'admirable Galicie juive, exposant à la population des villes et des bourgades la grandiose légende de « la renaissance de la vie juive sous les ailes du pouvoir soviétique ». J'associais très étroitement l'amour de la culture, la tradition juive et les Juifs, que je portais au plus profond de mon cœur, à une foi d'airain dans le rôle historique de l'Union soviétique. Ces villes et ces bourgades, profondément ancrées dans la tradition juive, luttaienent contre la pauvreté et les aléas nationaux et politiques. L'amour porté par les masses juives à leur culture se heurtait à la misère et à la répression policière du pouvoir polonais. « Pas de culture sans liberté » : j'adressais ces paroles aux Juifs venus dans nos locaux pour entendre quelques paroles consolatrices. Et ils s'en emparaient avec la même foi brûlante que la mienne.

Je liais les noms d'auteurs classiques de la littérature yiddish, à qui je vouais un amour sans limites, à ceux des écrivains et poètes yiddish de l'Union soviétique : Mendele et Der Nister, Peretz et Bergelson, Sholem-Aleykhem et Peretz Markish¹. En Pologne

et Russie. Déchiré entre une conception nationale-culturelle socialiste et le communisme, le Bund s'opposa, après des retournements et collaborations, au bolchevisme puis au stalinisme.

1. Mendele-Moykher-Sforim, pseudonyme de Sholem Yankev Abramovitch (1835-1917), fondateur de la littérature hébraïque et yiddish moderne, partisan de la Haskalah. Il vécut surtout à Odessa. Dans ses nouvelles et romans en yiddish, il décrit la vie quotidienne des juifs d'Europe centrale. Der Nister, pseudonyme de Pinkhes Kahanovitch (1884-1950), écrivain yiddish. Il vécut dans différentes villes en Ukraine, à Berlin, puis à Moscou. Célèbre surtout pour ses contes fantastique et son roman *Di*

et en Amérique fleurissaient une vie culturelle et une littérature juive développées, mais c'était un fruit mûri sur la « terre rocheuse du capitalisme ». Une vie culturelle juive sans avenir... Je pensais ainsi, et j'y croyais dur comme fer. Le Birobidjan était la démonstration du « printemps du peuple juif sous le soleil fraternel des marxistes-léninistes ». Pour moi c'était une certitude, des paroles en chair et en os, comme ceux de *Moyde ani*¹ pour un Juif religieux.

C'est pourquoi j'effectuais mon travail de militant communiste parmi des masses juives de Galicie comme une sainte mission dont j'aurais été investi sur le mont Sinaï. Je devais faire en sorte que les Juifs abandonnent les sentiers battus du bundisme et du sionisme pour la seule voie juste du léninisme... Et quand le Bund fêtait son 35^e anniversaire, je parcourais les villes et les bourgades, porteur

mishpokhe Mashber (« La famille Mashber »). Il fut membre du Comité juif antifasciste. Arrêté lors de la campagne contre « les cosmopolites », il mourut dans un hôpital en prison. Yitskhok Leybush Peretz (1852-1915), poète, écrivain hébreu et yiddish, promoteur de la culture et de la langue yiddish. Il défendit le statut du yiddish comme « langue nationale juive ». Il vécut en Pologne, essentiellement à Varsovie, s'identifiant à ce pays, contrairement aux deux autres classiques de la littérature yiddish (Mendele et Sholem-Aleykhem). David Bergelson (1884-1952), romancier et auteur de nouvelles impressionnistes et réalistes en yiddish ainsi que d'articles pour la presse. Il vécut en Ukraine, à Kiev, où il fut très actif dans la « Kultur-lige », puis à Berlin, avant de retourner en Russie où il devint l'une des personnalités clé de la vie culturelle yiddish. Il fut membre du Comité juif antifasciste. Arrêté lui aussi à Moscou lors de la campagne contre « les cosmopolites », il fut fusillé le 12 août 1952, lors de la « Nuit des poètes assassinés ». Sholem-Aleykhem, nom de plume de Cholem Naumovitch Rabinovitch (1859-1916), auteur de récits, de romans, de pièces de théâtre, il fut l'un des fondateurs de la littérature yiddish moderne. Fin humoriste juif, il puisa dans les sources de la langue populaire et inventa les archétypes, les mythes et les fables juives modernes. Il vécut à Kiev et à Odessa en Ukraine. Professeur, puis rabbin d'État, il fut par la suite contraint de gagner sa vie en écrivant. Peretz Markish (1895-1952), poète et écrivain yiddish charismatique. Il vécut en Ukraine et à Varsovie où il co-fonda, entre autres, une revue moderniste yiddish. Il séjourna longuement dans les capitales européennes et en Palestine. De retour en URSS en 1926, il adhéra au PCUS en 1942. Membre du Comité juif antifasciste, il fut fusillé à Moscou au cours de la « Nuit des poètes assassinés ».

1. «Je te remercie» en hébreu, premiers mots de la prière du réveil dans la religion juive.

d'un exposé intitulé « trente-cinq ans de trahison sociale de la rue juive ». Je le faisais avec le dévouement d'un missionnaire, l'aveuglement d'un amoureux et la rigidité d'un bolchevik. J'appréhende cette période douloureusement, mais aussi avec un certain étonnement. Comment était-il possible d'agir de façon aussi contraire à son propre caractère ? Cette contradiction, cette opposition entre le communisme et la nature humaine, je la verrai plus tard. Le communisme n'est pas seulement un bandeau noir sur les yeux, le communisme est un venin qui contamine le sang et empoisonne chaque cellule de l'organisme humain.

En 1934, la persécution brutale des mouvements communistes et socialistes se déclencha en Pologne. Mon « Parti des travailleurs juifs » fut interdit. En Ukraine polonaise, un terrible pogrom avait été mené contre la population locale. Des ouvriers et des paysans ukrainiens furent jetés en prison, des détachements de l'armée brûlèrent des villages entiers et tuèrent le bétail. C'est alors que fut créé le tristement célèbre camp de concentration polonais Bereza-Kartuska¹. Ma situation devint dangereuse. La police polonaise, qui m'avait fiché, était à mes trousses. Le Parti m'autorisa à franchir la frontière tchèque et à transférer mon activité en Tchécoslovaquie. Je contactai tout de suite le PCT (le Parti communiste de Tchécoslovaquie). Mon travail consistait à organiser un mouvement pro-Birobidjan, le Gezerd, et à éditer une revue en allemand, *Birobidjan in Bau*, que j'ai déjà évoquée et où j'étais censé chanter les louanges de la République autonome juive qui était « nationale dans sa forme, socialiste dans son contenu ».

Des Juifs fortunés de Prague et de Brno² étaient les donateurs principaux du Gezerd. Les communistes juifs n'éprouvaient pas de sympathie vis-à-vis de mon travail et même s'y opposaient. Ils affirmaient que le mouvement Gezerd créait un problème supplémentaire et même favorisait l'antisémitisme parmi les communistes tchèques. Mais le Parti le considérait comme un moyen de financement, grâce aux sommes importantes allouées par les notables juifs.

Je commençais déjà à avoir des doutes sur la ligne du Parti en

1. Aujourd'hui en Biélorussie. En 1934-1939, le régime de la Sanacija y établit un camp de concentration pour prisonniers politiques.

2. Capitale de la Moravie, deuxième ville de la République tchèque.

Union soviétique, mais je les gardais pour moi. Je me posais et reposais la même question : qu'est-ce qui est le plus important ? Les « erreurs » commises par le Parti à l'étranger et en Union soviétique ou la liberté dont jouit la culture juive au « pays d'Octobre » ? Ma réponse était toujours la même : ignorer et même consciencieusement fermer les yeux sur les péchés, vu l'épanouissement et la richesse de la culture juive de l'autre côté. À cette époque je l'acceptais avec foi et sérieux.

Les procès de Moscou

Les procès de Moscou m'ébranlèrent. Comment était-ce possible ? Zinoviev, le bras droit de Lénine ? Et Kamenev ? Je passais des nuits entières sans trouver le sommeil. Le jour, je ne pouvais souffler mot à personne. En proie au désespoir, j'essayais en vain de ramener au même niveau les deux plateaux de la balance : les péchés du régime de Staline et une nouvelle vie pour la culture juive. Les plateaux n'arrêtaient pas d'osciller de haut en bas. Cette fois il ne s'agissait pas d'un péché, mais d'un crime qui me glaçait de terreur.

Pendant cette période je n'avais plus de travail. Le numéro suivant de *Birobidjan en construction* était prêt. Ce devait être le dernier, car la direction avait décidé de l'arrêter. C'est alors qu'en proie à l'amertume et au désespoir que suscitaient en moi les procès de Moscou, j'eus l'idée de partir en Espagne.

Je n'étais pas capable de rompre avec le Parti. Les liens que j'avais avec lui étaient trop compliqués, trop forts et si enracinés dans mon esprit que je ne pouvais m'en débarrasser instantanément. J'étais encore partisan du bolchevisme. Les Staline allaient et venaient, pensais-je, mais les fondements du bolchevisme, de la société sans classes sociales, de l'économie et de la démocratie socialistes resteraient. Les procès de Moscou étaient un cauchemar, mais un cauchemar qui reposait sur une réalité saine. Le mauvais rêve passerait, tandis que la réalité perdurerait, elle qui était le soulagement d'un monde nouveau.

Prague était une ville trop tranquille à cette époque pour y vivre ces journées de désespoir. L'eau bleue de la rivière, aux éclats chaleureux, serpentait entre les quais, et les toits des bâtiments gothiques étaient inondés de soleil. L'ombre de l'hitlérisme planait

déjà sur l'Europe, mais les habitants de Prague continuaient à flâner, le visage insouciant, dans ses ruelles magnifiques. Le temps coulait, lumineux et serein. Mais cette sérénité contrastait avec mes pensées noires. J'étouffais littéralement, ne pouvant digérer la danse macabre de Moscou.

Vu mon état psychologique d'alors, la guerre civile qui venait d'éclater en Espagne me donna une issue. Une lutte entre le fascisme et les forces de la liberté s'y déroulait. Le monde se divisa bientôt en deux camps. Tout ce qui était vieux et réactionnaire se retrouva du côté de Franco. Ce qui était porteur de rêves et de liberté se rangea du côté de la République espagnole menacée. Je sentis la nécessité d'être personnellement présent sur le sol espagnol, de participer moi-même au combat entre ces deux forces. Pourquoi ? Afin d'écraser le cri de mes doutes sur les champs de bataille. Je pensais que la guerre civile ne se limiterait pas à la presque île ibérique. Là-bas ne se déciderait pas seulement le destin de la République espagnole. J'y combattrais le danger naissant de l'hitlérisme et, qui sait, la victoire de la République espagnole serait peut-être le début d'une vague révolutionnaire, qui pourrait déferler sur l'Europe et influencer le déroulement de la révolution en Union soviétique.

Pendant des jours et des nuits je ruminais le projet de m'enrôler en Espagne, et cette décision s'affermisssait peu à peu. Dans le fond – et peut-être à son insu –, le destin du prolétariat mondial, et le mien propre, dépendaient de l'issue de la guerre civile espagnole... Sans cette décision, les procès de Moscou m'auraient certainement poussé dans les bras de la révolte. Secoué et moralement brisé, j'aurais peut-être rompu avec le Parti et chuté dans un vide intégral, ce qui, après un tel dévouement fanatique, aurait ressemblé à une tombe.

Il existait une autre possibilité. En tant qu'immigré politique, je dépendais complètement des subsides du Parti. Si je m'étais révolté, le Parti m'aurait fait le même coup qu'à des dizaines d'autres « renégats » : il m'aurait dénoncé comme espion à la police tchèque – c'est ce qu'il a fait subir aux nombreux immigrés communistes allemands – et je me serais retrouvé en prison.

Le Seuil s'engage pour la protection de l'environnement

Ce livre a été imprimé chez un imprimeur labellisé Imprim'Vert, marque créée en partenariat avec l'Agence de l'Eau, l'ADEME (Agence de l'Environnement et de la Maîtrise de l'Énergie) et l'UNIC (Union Nationale de l'Imprimerie et de la Communication).

La marque Imprim'Vert apporte trois garanties essentielles :

- la suppression totale de l'utilisation de produits toxiques ;
- la sécurisation des stockages de produits et de déchets dangereux ;
- la collecte et le traitement des produits dangereux.



COMPOSITION : NORD-COMPO À VILLENEUVE-D'ASCQ
IMPRESSION : NORMANDIE ROTO IMPRESSION S.A.S À LONRAI
DÉPÔT LÉGAL : MAI 2012. N° 103932 ()
IMPRIMÉ EN FRANCE

